



Oscar Wilde et le jeu de la mort

Gyles BRANDRETH

ISBN : 978-2-264-04650-5

462 pages

Prix : 13,50 €

1

La diseuse de bonne aventure

Nous étions le dimanche 1^{er} mai 1892, une journée glaciale malgré le soleil éclatant. Je me souviens en particulier comment, cet après-midi-là, ses rayons éblouissants traversaient les vitres du premier étage du 16, Tite Street à Chelsea, demeure d'Oscar et Constance Wilde. Je me souviens aussi comment l'un d'eux illuminait deux silhouettes assises côte à côte à une petite table et qui semblaient se tenir la main.

Debout près de la fenêtre, je les contemplais. Le premier personnage était une femme, une veuve d'à peine plus de quarante ans, d'allure agréable et d'un maintien élégant, avec de grands yeux expressifs et un visage fin et délicat, un peu ridé mais serein. Elle était toute de soie noire vêtue. Sa tête, qu'elle tenait très droite, était ceinte d'un turban de velours sombre qu'ornait une unique et somptueuse plume de paon turquoise et argent assortie à ses cheveux.

Son compagnon présentait un aspect presque aussi spectaculaire. C'était un homme imposant, âgé de trente-sept ans, grand et gras, avec un visage sympathique surmonté d'une épaisse chevelure châtain foncé. Il avait de gros yeux légèrement tombants et des lèvres charnues qui s'entrouvraient sur une large bouche aux dents inégales. Son teint était pâle et brouillé, et sa peau constellée de taches de rousseur. Il portait un costume de lin couleur sable qu'il avait dessiné lui-même. Il arborait autour du cou une cravate en drap vert de Lincoln nouée avec négligence et, à la boutonnière, une fraîche amaryllis couleur de corail.

© Gyles Brandreth, 2008.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2009,
pour la traduction française.

La femme était Mrs. Robinson, la voyante, entre autres, du prince de Galles. L'homme était Oscar Wilde, poète, dramaturge, et la sensation littéraire du moment.

De ses doigts gantés, Mrs. Robinson caressait avec précaution la main droite d'Oscar. À plusieurs reprises, elle frotta le côté de son auriculaire dans la paume de mon ami. Elle lui prit un par un les doigts entre le pouce et l'index et les redressa délicatement. Longtemps, sans dire un mot, elle scruta la main ouverte d'un regard intense. Enfin, elle la porta à sa joue. Elle soupira en fermant les yeux et murmura :

— Dans cette main funeste, je vois une mort soudaine. Une mort cruelle, imprévue et violente. Est-ce un meurtre ? Est-ce un suicide ?

— Ou bien est-ce la chiromancienne qui cherche à mériter sa guinée en ajoutant un zeste de mélodrame à ses prédictions ?

Oscar libéra sa main des doigts fragiles de Mrs. Robinson et la fit claquer sur la table avec un éclat de rire.

— Vous allez un peu loin, madame, reprit-il. Nous sommes réunis pour prendre le thé et le thane de Cawdor¹ n'est pas censé se joindre à nous. Il y a des enfants ici. Votre rôle est de distraire les invités, pas de les effrayer.

Mrs. Robinson inclina sa tête d'oiseau et sourit.

— Je vois ce que je vois, se défendit-elle sans amertume.

Oscar souriait aussi. Il se détourna de la table et, par-delà la flaque de lumière, porta son regard sur un jeune homme d'allure militaire qui, debout et seul, observait comme moi la scène à distance.

— Venez à mon secours, Arthur, l'interpella-t-il. Mrs. Robinson a vu une « mort soudaine » dans ma « main funeste ». Vous êtes médecin. J'ai besoin d'un deuxième avis.

Arthur Conan Doyle, qui n'était alors qu'à trois semaines de son trente-troisième anniversaire, était déjà une sorte de héros national. *Ses Aventures de Sherlock Holmes*, publiées dans le *Strand Magazine*, passionnaient les lecteurs. Doyle lui-même ressemblait plus à Watson qu'à Holmes. C'était un bel homme, robuste et large d'épaules, avec une solide poignée de main, de petits yeux perçants et un sourire bienveillant qu'il cachait derrière une extraordinaire moustache de morse. C'était le meilleur des hommes et, pour Oscar, un ami fidèle dans les bons comme dans les mauvais moments.

— Je n'exerce plus, Oscar, vous le savez bien, répondit-il en s'approchant de la table, mais si vous voulez connaître mon opinion, vous devriez vous tenir à l'écart de ce genre de sottises. C'est dangereux. Vous ne savez pas où cela peut vous mener.

Il s'inclina avec une certaine raideur en direction de Mrs. Robinson.

— Cela dit sans vouloir vous offenser, madame.

— Je n'en prends pas ombrage, répondit-elle avec courtoisie. Le père de Sherlock Holmes ne peut avoir tort.

Les joues de Doyle s'empourprèrent. Il rougissait facilement.

— Vous êtes trop aimable, bafouilla-t-il.

— Vous êtes ridicule, Arthur. Ne lui prêtez pas attention, Mrs. R. Il est un peu perdu. Cela ne me surprend pas. Il vient de déménager à South Norwood, Dieu seul sait où cela se trouve.

— Ce n'est pas loin, protesta Doyle.

— C'est à un monde d'ici, Arthur, et vous le savez très bien. C'est ce qui explique votre retard.

— J'étais en retard parce que j'avais quelque chose à finir.

— Votre sculpture, je sais. C'est votre nouvelle passion.

Conan Doyle eut un mouvement de recul.

— Comment le savez-vous ? Je n'en ai parlé à personne. Strictement personne.

¹Macbeth. (Sauf indication contraire, toutes les notes sont du traducteur.)

— Oh, allons, Arthur ! le réprimanda Oscar en souriant.

Il se leva et, quittant la table, il salua Mrs. Robinson d'un signe de tête.

— Je vous ai entendu parler à ma femme de cette grande cabane au fond de votre jardin et des heures agréables que vous prévoyez d'y passer. « Dans l'humidité et le froid », disiez-vous. Seul un sculpteur aime de telles atmosphères : ce sont les conditions idéales pour permettre à la glaise de garder toutes ses propriétés.

— Vous me stupéfiez, Oscar.

— Le simple examen de vos ongles aurait permis à Mrs. Robinson de percer elle aussi votre secret. Regardez-les, Arthur. Ils suffisent à révéler tout votre jeu !

— Vous êtes extraordinaire, Oscar. Vous ne cessez de m'émerveiller. Vous savez que je compte vous faire figurer dans une de mes histoires, dans le rôle du frère aîné de Sherlock Holmes ?

— Oui, vous me l'avez dit. Si ma mémoire est bonne, ce sera un personnage pansu et indolent. Je suis flatté.

Conan Doyle éclata de rire et assena à Oscar une claque sur l'épaule d'une vigueur déconcertante.

— Malgré vos fréquentations, je suis ravi d'être des vôtres pour cette petite fête, mon ami.

— Ce n'est pas ma petite fête, Arthur, c'est celle de Constance. Les invités sont tous dangereusement respectables et le motif en est on ne peut plus honorable.

La réception, qui rassemblait une quarantaine d'invités, hommes, femmes et enfants, était donnée afin de récolter des fonds pour une des œuvres de charité auxquelles Constance Wilde tenait le plus, la Rational Dress Society. Inspirée de l'exemple d'Amelia Bloomer² aux États-Unis, cette organisation avait pour objectif de promouvoir auprès des femmes une mode qui « ne déformât pas le corps ni le mît en danger ». Ses membres partageaient la conviction qu'aucune femme ne devait être forcée à endurer l'inconfort et le risque que présentait pour la santé un corset trop contraignant et trop serré, ni devoir porter au total plus de sept livres de dessous. Constance avait prononcé un discours émouvant sur le sort de ces innombrables femmes, de tous âges et de toutes conditions, qui, chaque année, étaient mutilées ou brûlées vives parce que leurs jupes immenses, leurs volants ou leurs jupons prenaient accidentellement feu à cause d'une bougie ou en frôlant une cheminée.

Debout côte à côte, Oscar et Arthur contemplaient l'assemblée. Conan Doyle se pencha en avant, appuyé sur le dossier d'une des chaises noir et blanc en bambou des Wilde.

— C'est en effet une bonne cause, approuva-t-il. Et rassurez-vous : j'y ai souscrit. En revanche, je ne suis pas encore convaincu au sujet de l'absolue respectabilité des invités, ajouta-t-il en souriant. Par exemple, qui sont ces deux-là ?

Il fit un signe de la tête en direction du piano.

— Ah, Miss Bradley et Miss Cooper.

— Elles ressemblent à des ramoneurs.

— Oui, acquiesça Oscar en louchant du côté des deux jeunes femmes. On pourrait croire qu'elles sont venues *en travesties*³. Je pense que le choix des costumes est intentionnel. Elles voulaient sans doute nous porter chance. Elles ne sont pas ramoneurs de profession. Ce sont des poétesses. Ou, plutôt, devrais-je dire, ce sont un poète. Elles écrivent ensemble sous un seul nom. Elles se font appeler Michael Field⁴.

— Je les ai vues dans le couloir fumer des cigarettes et s'embrasser. Sur la bouche.

²Fondée en 1881, la Rational Dress Society importa en Angleterre le combat de l'Américaine Amelia Bloomer (1818-1894) en faveur des pantalons bouffants (« *bloomers* »).

³Les mots et expressions en italique sont en français dans le texte.

⁴Katherine Bradley (1848-1914) et Edith Cooper (1862-1913) ont publié une quarantaine d'œuvres à quatre mains sous le pseudonyme de Michael Field.

— Voilà qui est extraordinaire, dit Oscar en hochant légèrement la tête. Surtout quand on pense à l'épidémie de grippe qui sévit à Chelsea ce printemps.

— Et ce gentleman, là-bas, qui a si mauvaise mine ? Il a tout l'air d'un toxicomane.

— George Daubeney ? L'honorable révérend George Daubeney ? C'est un ecclésiastique, Arthur, et le fils d'un comte.

— Vraiment ? gloussa Doyle. Pourquoi ce nom ne m'est-il pas inconnu ?

— On l'a lu dans tous les journaux, hélas. Le révérend George a été poursuivi pour rupture de promesse. Une sale histoire. Il a perdu l'affaire et toute sa fortune avec.

— Il a un visage dépourvu de caractère, remarqua Conan Doyle.

— Et un père qui en a trop. Il refuse de payer pour lui, j'en ai peur. Malgré tout, je l'aime bien. Il est chapelain auxiliaire à la Chambre des communes et aumônier à mi-temps de l'Astley's Circus, sur la rive sud du pont de Westminster.

— Je ne suis pas surpris que vous l'appréciez, Oscar. Vous êtes incapable de résister à l'improbable.

Ce fut au tour d'Oscar de glousser. Il posa sa main sur le coude de Conan Doyle et l'invita à étudier l'assemblée.

— Regardez autour de vous, Arthur. Vous êtes une personne qui a vu le monde dans ce qu'il a de meilleur et de pire. Vous avez voyagé jusqu'en Arctique à bord d'un baleinier. Vous avez vécu à Southsea durant la morte-saison. Vous êtes familier de tous les types et de toutes les conditions d'humanité. Considérez l'échantillon d'individus rassemblés dans ce salon cet après-midi et dites-moi lequel vous semble le plus indéniablement « respectable ».

Le défi amusa Doyle. Il recula d'un pas et se campa sur ses jambes, poings sur les hanches. Il retroussa les lèvres, plissa les yeux et examina avec attention la scène qui s'offrait à lui. Pour ce goûter de charité, Constance avait réuni une assemblée des plus bigarrées.

— Dites-moi précisément ce que je cherche, Oscar.

— La plus haute expression de l'honorabilité. Un visage, une silhouette, une attitude, une allure en somme, qui affirment : « Il n'y a aucun doute, cette personne est la probité incarnée. »

— Hum, grogna Doyle en dévisageant les invités les uns après les autres. Ils ont tous quelque chose de douteux, vous ne trouvez pas ?

Il porta son regard au-delà de George Daubeney, vers l'entrée de la pièce, là où Charles Brooke⁵, le rajah anglais du Sarawak et l'un des proches amis de Constance, tenait sa cour.

— Brooke a tous les atours d'un chef. Je le connais un petit peu. Il est honnête. C'est un gentleman.

Oscar leva l'index et l'agita en signe de réprobation.

— Non, non, Arthur. Vous ne devez pas désigner quelqu'un que vous connaissez déjà. Je voudrais que vous vous fiez uniquement à l'apparence. Regardez autour de vous et choisissez la personne qui vous frappe par l'atmosphère d'absolue respectabilité qui semble l'entourer.

— Je le tiens ! s'exclama Doyle, triomphant. Là-bas !

Il indiquait un jeune homme de taille et de corpulence moyennes, aux cheveux couleur de sable, qui se tenait tout au fond de la pièce en compagnie de Constance Wilde. Celle-ci était accompagnée de ses deux fils. Cyril, l'aîné, qui avait presque sept ans, était agrippé à sa jupe. Vyvyan, le benjamin, alors âgé de cinq ans et demi, était assis sur les épaules du jeune homme et, l'air réjoui, il lui tirait les cheveux.

— Voilà votre homme, Oscar. Il s'entend avec les enfants et les enfants s'entendent avec lui. C'est bon signe.

— C'est le parrain de Vyvyan, précisa Oscar.

⁵Charles Brooke (1829-1917) succéda à son oncle James Brooke à la tête du Sarawak, petit État situé à Bornéo.

— Cela ne me surprend pas. Vous avez fait le bon choix. Il a tout l'air de quelqu'un sur qui on peut vraiment compter. Comment s'appelle-t-il ?

— Edward Heron-Allen.

— Un nom honorable.

— En effet.

— Un nom respectable.

— Assurément.

— Et quelle est sa profession ? Car c'est un homme qui travaille, cela se voit au premier coup d'œil.

— Il est avoué. Et fils d'avoué.

— C'est évident. J'aurais dû m'en douter. Regardez cette expression engageante. Voilà un visage qui inspire confiance. C'est celui d'un homme bon et estimable, qui mène une vie saine. Quel âge a-t-il ? Le savez-vous ?

— Une trentaine d'années, j'imagine.

— Et quel âge a l'honorable révérend George Daubeney, si je puis me permettre ?

— À peu de chose près le même, je suppose.

— Mais Daubeney paraît de dix ans son aîné, ne trouvez-vous pas ? souffla Doyle dont le regard glissait d'Oscar à Constance. Le visage de Daubeney trahit une vie dissolue alors que l'autre respire le grand air. Il a la joue rose, la mâchoire franche, l'œil brillant et la conscience tranquille.

— Eh bien, Arthur, vous êtes sous le charme.

Conan Doyle éclata de rire.

— Je ne fais que suivre vos instructions, Oscar. Juger selon les apparences. Et celle d'Edward Heron-Allen est en tout point rassurante. Vous ne pouvez le nier. Regardez donc son costume.

— Sa coupe n'a rien d'exceptionnel.

— Tout juste. Cet homme n'est pas un dandy. C'est un gentleman. Il arbore exactement le genre de tenue sobre que l'on s'attend à voir portée par un avoué le dimanche. Et il me semble que sa cravate nous indique qu'il a étudié à Harrow.

— En effet, confirma Oscar avec un grand sourire. Il a même fait partie de l'équipe première de cricket.

Conan Doyle aperçut le rictus perfide d'Oscar et il se martela tout à coup le front du poing.

— Oh, Oscar, se lamenta-t-il, ai-je mordu à votre hameçon ? Suis-je tombé la tête la première dans une gigantesque chausse-trape ? Seriez-vous sur le point de me révéler que mon supposé parangon de vertu est en réalité la plus infréquentable des personnes ici présentes ?

— Non, pas du tout, le rassura Oscar d'un ton espiègle. Mais nous avons tous nos petits secrets, n'est-ce pas ?

— Quel est donc le sien ? A-t-il détourné l'argent de ses clients ?

— Il est amoureux de Constance.

— De votre femme ?

— De ma femme.

Le visage de Conan Doyle se ferma. C'était un mari fidèle et attentif. Sa jeune épouse, Louisa, surnommée « Touie », était atteinte de tuberculose. Doyle sortait sans elle, mais elle n'était jamais loin de ses pensées. Il tira sur sa moustache.

— Cela ne vous inquiète-t-il pas, que ce type, ce Heron-Allen, soit amoureux de votre femme, Oscar ?

— Non, absolument pas.

— Et Mrs. Wilde ? Qu'en pense-t-elle ?

— Cela ne la dérange pas, répondit Oscar en souriant. Mrs. Heron-Allen, en revanche, pourrait trouver cela quelque peu perturbant.

— Ah, fit Arthur en fronçant les sourcils, ce monsieur est donc marié. Il n'en a pourtant pas l'air.

— Sur ce point, je suis d'accord avec vous, Arthur. Ne vous paraît-il pas d'une parfaite insouciance ?

— Il m'a l'air bien ordinaire. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je l'ai choisi quand j'ai voulu relever ce défi absurde que vous m'avez lancé. Je n'aurais pas dû céder à votre caprice, Oscar.

— Edward Heron-Allen est tout sauf ordinaire, Arthur. Il cultive des asperges. Il fabrique des violons. Il parle couramment le persan. Et c'est un expert mondialement reconnu sur des sujets tels que la nécrophilie, la zoophilie, la pédérastie et la prostitution infantile⁶.

— Bonté divine !

Arthur Conan Doyle pâlit et dévisagea Edward Heron-Allen avec horreur. Le jeune avoué soulevait Vyvyan Wilde de ses épaules. Il le posa par terre avec précaution et l'embrassa sur le sommet du crâne.

— Bonté divine ! répéta Conan Doyle.

— Je vous ai placé à côté de lui pour le dîner, Arthur. Vous verrez qu'il est fascinant. Il est chiromancien lui aussi, comme Mrs. Robinson. Laissez-le vous lire les lignes de la main entre deux plats et il vous indiquera si vous devez choisir le bœuf ou l'agneau.

— Je reste sans voix, Oscar, avoua Conan Doyle, dont le regard demeurait fixé sur Edward Heron-Allen et Constance Wilde. Les mots me manquent.

— Ce n'est pas grave, lui assura Oscar avec gaieté. Heron-Allen vous fera la conversation. Il a beaucoup de choses à raconter et je vous garantis que tout ce qu'il dit mérite d'être entendu.

— Êtes-vous sérieux, Oscar ? protesta Doyle. Cet homme se joint-il vraiment à nous pour le dîner ?

Oscar gloussa.

— Pourquoi pas ? Il me semble bien assez respectable. Ce soir, c'est même mon invité personnel. Sherard, ici présent, sera accompagné de l'honorable révérend George Daubeney. Et vous, avec qui viendrez-vous ?

Conan Doyle se moucha bruyamment dans un grand mouchoir rouge.

— Willie... Willie Hornung, répondit-il, réticent à prononcer ce nom. Vous ne le connaissez pas. C'est un jeune journaliste, un excellent garçon, l'un des hommes les plus sensibles et serviables que j'aie jamais rencontrés.

— Hornung... Willie Hornung.

Oscar faisait tourner le patronyme dans sa bouche comme s'il s'agissait d'un vin inconnu.

Doyle rangea son mouchoir dans sa poche et regarda Oscar droit dans les yeux.

— Peut-être devrais-je suggérer à Hornung de ne pas venir. Willie n'est pas ce que l'on pourrait appeler un homme du monde.

— Ne soyez pas absurde, Arthur. Quel âge a-t-il ?

— Je ne sais pas. Vingt-six ? Vingt-sept ans ?

— Keats est mort avant d'avoir eu vingt-six ans, Arthur. Cela fera du bien à Mr. Hornung de vivre un peu dangereusement, de se confronter à la vie réelle. C'est la possibilité d'y trouver une perle ou du poison qui rend l'ouverture des huîtres si excitante. Et puis sa présence est nécessaire car sinon nous serions treize à table.

— Lord Alfred Douglas sera-t-il des nôtres ?

⁶Touche-à-tout érudit, Edward Heron-Allen (1861-1943) fut également l'auteur de nouvelles fantastiques et d'ouvrages sur la chiromancie ou la paléontologie.

— Bosie ? Bien entendu.

Oscar rejeta la tête en arrière et se passa la main dans les cheveux.

— Bosie sera bel et bien présent. Et il sera accompagné de son frère aîné, Francis. Vous allez apprécier Lord Drumlanrig, Arthur. Il doit avoir à peu près le même âge que votre ami Hornung et c'est lui aussi un être délicat. J'adore festoyer avec des panthères, mais il est bon d'avoir aussi quelques doux agneaux autour de l'abreuvoir. Même les mauvaises choses peuvent finir par lasser.

Il parcourut la pièce du regard.

— Où est Bosie ? Il devrait être arrivé à l'heure qu'il est.

Le salon des Wilde commençait à se vider. Katherine Bradley et Edith Cooper, les poétesses vêtues en ramoneurs, se tenaient près de la porte d'où elles soufflaient des baisers en direction d'Oscar. Miss Bradley, la plus grande, avait pris un roseau massette dans un vase près de la cheminée. Elle interpella Oscar :

— Je vous vole ceci, très cher. J'espère que cela ne vous ennuie pas. Moses et Rebecca Salaman viennent dîner. Avec ça, ils se sentiront chez eux.

Oscar opina avec obligeance.

Charles Brooke, le rajah du Sarawak, tendait un chèque à Constance tout en la félicitant avec grandiloquence pour ses actions de charité en faveur de l'humanité en général et de la Rational Dress Society en particulier. Son épouse, Margaret, une femme discrète et patiente, lui tirait le bras.

— S'arrêtera-t-il jamais de parler ? soupira-t-elle.

— Seulement si nous commençons à l'écouter, répondit Constance avec un rire aimable.

Elle embrassa son amie sur la joue.

— Merci à tous les deux d'être venus. Et merci à vous, Charles, de votre générosité. Tout le monde a été tellement gentil et tellement bon.

— C'est grâce à vous, Mrs. Wilde, intervint Edward Heron-Allen en s'approchant de son hôtesse dont il porta la main à ses lèvres. Vous nous inspirez.

Conan Doyle toussota dans son mouchoir rouge.

— Cet homme est intolérable, murmura-t-il à l'oreille d'Oscar.

— Vous provoquez notre dévotion, poursuivit Heron-Allen, qui tenait toujours la main de Constance et la regardait dans les yeux. Nous vous aimons. C'est aussi simple que cela.

— Nous aimons aussi Oscar, lança une voix sur le palier, mais c'est beaucoup plus compliqué, bien entendu.

— Ah ! s'exclama Oscar en claquant des mains. Bosie est arrivé.

Lord Alfred Douglas apparut dans l'embrasure de la porte du salon des Wilde et prit la pose. C'était un gamin d'une beauté à couper le souffle. J'emploie le mot « gamin » à dessein car, bien qu'il eût alors vingt et un ans, il avait encore l'air d'un enfant. Par exemple, il me raconta comment, un peu plus tard cet été-là, une dame de la bonne société l'avait invité au goûter de ses enfants et son embarras lorsqu'elle découvrit son erreur. À trente et un ans, on lui demandait encore parfois s'il allait à l'école. Oscar avait coutume de dire : « Bosie avait en lui l'essence même de la jeunesse. Il ne l'a jamais perdue. C'est pour ça que je l'ai aimé. »

Oscar aimait en effet Lord Alfred Douglas et il ne s'en cachait pas. Mince comme un roseau, avec un visage bien proportionné, une chevelure légèrement ondulée de la couleur des blés et un teint de pêche, Bosie était un Adonis, et Conan Doyle comme moi devions en convenir. Oscar l'aimait pour sa beauté mais aussi pour son intelligence. Bosie avait de l'esprit, de la répartie – il lui arrivait de revendiquer la paternité de certains des traits les plus savoureux d'Oscar – et une aisance avec les mots et la langue que je lui enviais. Il était brillant mais paresseux. Quand il quitta Oxford l'année suivante, il n'avait aucun diplôme. (Moi non plus, Shelley et Swinburne non plus, et si la poésie de Bosie ne saurait égaler la leur, ses meilleurs vers ont tout de même résisté à l'épreuve du temps.)

Oscar Wilde aimait aussi Lord Alfred Douglas pour sa naissance. Même s'il cherchait par ses remarques ironiques à suggérer le contraire, Oscar était un snob. Les titres lui plaisaient. Il était ravi d'être « à tu et à toi » avec le prince de Galles. Il s'enorgueillissait de compter au moins une douzaine de ducs parmi ses relations. Et il fut enchanté lorsqu'il découvrit que Lord Alfred Douglas, qui avait l'allure et les manières de son rang, était le troisième fils d'un huitième marquis, fût-il précédé d'une mauvaise réputation.

En 1892, John Sholto Douglas, le père de Bosie et le huitième marquis de Queensberry, jouissait déjà d'une certaine notoriété. Laid, trapu, colérique, agressif, Lord Queensberry était une brute, un goujat, un don Juan et un panier percé. Sa grande force était qu'il n'avait peur de rien. La seule action indiscutable parmi celles qui lui valaient sa célébrité était d'avoir codifié les règles de la boxe avec un camarade d'université, John Graham Chambers⁷. Il était lui-même un adroit et coriace poids léger. C'était aussi un jockey téméraire et déterminé, qui montait ses propres chevaux à l'occasion du Grand National, et un chasseur connu pour sa férocité lors des battues. Il ne se déplaçait jamais sans sa cravache qu'il était réputé utiliser avec une égale cruauté sur ses chevaux, ses chiens et ses maîtresses. Ses infidélités avaient conduit Lady Queensberry, la mère de ses cinq enfants, à divorcer en 1887.

Bosie méprisait son père et adorait sa mère. À ses yeux, Sybil Queensberry incarnait la perfection. « Je ne dois rien à mon père et tout à ma mère, y compris mon nom », disait-il. Depuis sa naissance, Lady Queensberry l'appelait « Boysie ». Quant à Oscar, il l'appelait « mon cher garçon » depuis leur rencontre au début de l'été 1891. Ils étaient presque aussitôt devenus amis. À l'été 1892, ils étaient pratiquement inséparables. Partout où allait Oscar, on trouvait Bosie. Je l'aimais bien. Constance l'appréciait aussi. Conan Doyle avait quelques réserves.

Debout à l'entrée du salon dans une posture étudiée, la tête inclinée comme un saint martyr sur sa croix, Bosie contemplait Constance.

— Mrs. Wilde, l'interpella-t-il, *peccavi*. J'ai manqué votre réception et pourtant je ne l'aurais voulu pour rien au monde. Me pardonnerez-vous ?

Il tira de derrière son dos un petit bouquet de primevères nouées par un ruban bleu. Il s'avança et le lui présenta.

Elle l'embrassa comme un enfant.

— Quelle délicate attention, Bosie ! Merci. Je suis ravie que soyez là. Je suis sûre qu'Oscar commençait à s'inquiéter.

Bosie salua Edward Heron-Allen d'un signe de tête et se dirigea vers Oscar et Conan Doyle. Je quittai la fenêtre pour les rejoindre.

— Je vous prie de m'excuser, Oscar, dit le jeune Adonis, l'air soucieux. J'ai eu un après-midi exécrable. Une dispute d'ordre financier avec mon père. Il possède quatre cent mille livres et il refuse de m'en avancer cinquante. Cet homme est un monstre. Parfois il me vient des envies de meurtre.

Arthur Conan Doyle leva un sourcil et mordilla sa moustache.

— Je ne plaisante pas, reprit Bosie avec sérieux. J'ai envie de l'assassiner. De sang-froid.

— Eh bien, c'est impossible, Bosie, répondit Oscar. Du moins, pas ce soir.

— Pourquoi donc ? interrogea le jeune homme irrité.

— Parce que nous sommes dimanche, Bosie, et qu'un gentleman ne tue pas son père le dimanche. Vous devriez savoir cela. Ne vous a-t-on donc rien appris à Winchester ? De plus, nous sommes le premier dimanche du mois et nous avons notre dîner au *Cadogan*⁸. Vous ne pouvez l'avoir oublié, n'est-ce pas ?

⁷Établies en 1867 par John Sholto Douglas (1844-1900), les « règles de Queensberry », qui codifient la boxe, sont encore en vigueur de nos jours.

⁸L'un des hôtels de luxe les plus prestigieux de Londres, le *Cadogan Hotel* fut construit en 1887. Oscar Wilde y fut arrêté le 6 avril 1895, chambre 118.

